المجلة العربية لعلم الترجمة
Arabic Journal for Translation Studies
Vol. 5 / N° 17 (2026)
ISSN: 2750-6142
OPEN ACCESS

The Subversive Work: A Cathartic Project

Chaïmae Blilete

Sidi Mohamed Ben Abdellah University, Fez, Morocco

Corresponding author: bliletechaimaeprof@gmail.com

ORCID iD : 0009-0003-6192-9526

Received	Accepted	Published
3/5/2026	13/10/2026	27/10/2026

doi : 10.63939/ajts.b60gwc75

Cite this article as: Blilete, C. (2026). The Subversive Work: A Cathartic Project. *Arabic Journal for Translation Studies, 5*(17), 179-196. https://doi.org/10.63939/ajts.b60gwc75

Abstract

This article examines subversive writing in the Moroccan Francophone novel as both a project of catharsis and a mechanism of critical representation of society. The first part analyzes the literary work as a site where the writer effaces himself in favor of language, establishing a shared liberation with the reader, which questions ideological dependence on the West beyond geopolitical independence. The notion of sacrifice, particularly in Serhane's work, is examined as an inverted myth, in which patriarchal power turns into episodes of violence legitimized by a distorted religious discourse.

The second part proposes an analysis of subversive characters as mirror-figures of everyday life - the fqih, the father, the madman - revealing the mechanisms of power and hypocrisy that dominate the real space. This article ultimately questions the capacity of this literary catharsis to bring about an effective reform of the social structures it denounces.

Keywords: Subversion, Catharsis, Mirror-figure, Postcolonialism, Identity

© 2026, Blilete, licensee Democratic Arab Center. This article is published under the terms of the Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International (CC BY-NC 4.0), which permits non-commercial use of the material, appropriate credit, and indication if changes in the material were made. You can copy and redistribute the material in any medium or format as well as remix, transform, and build upon the material, provided the original work is properly cited.

المجلة العربية لعلم الترجمة
Arabic Journal for Translation Studies
Vol. 5 / N° 17 (2026)
ISSN: 2750-6142
OPEN ACCESS

L'oeuvre subversive: projet de catharsis

Chaïmae Blilete

Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Fès, Maroc

Auteur correspondant: bliletechaimaeprof@gmail.com

ORCID iD : 0009-0003-6192-9526

Reçu le	Accepté le	Publié le
3/5/2026	13/10/2026	27/10/2026

doi : 10.63939/ajts.b60gwc75

Citez cet article : Blilete, C. (2026). L'oeuvre subversive: projet de catharsis. *Arabic Journal for Translation Studies, 5*(17), 179-196. https://doi.org/10.63939/ajts.b60gwc75

Résumé

Cet article examine l'écriture subversive dans le roman marocain d'expression française, comme étant un projet de catharsis et un mécanisme de représentation critique de la société. La première partie analyse l'œuvre littéraire comme lieu d'effacement de l'écrivain au profit du langage, instaurant une libération partagée avec le lecteur, qui interroge la dépendance idéologique à l'Occident au-delà de l'indépendance au niveau géopolitique. La notion du sacrifice, notamment chez Serhane, y est étudié comme un mythe inversé, où le pouvoir patriarcal se mue en épisodes de violence légitimée par un discours religieux déformé.

La seconde partie propose une analyse des personnages subversifs comme figures-miroirs du quotidien - le fqih, le père, le fou - révélant les mécanismes de pouvoir et d'hypocrisie qui dominent l'espace réel.Ce présent 'article interroge, en définitive, la capacité de cette catharsis littéraire à opérer une réforme effective des structures sociales qu'elle dénonce.

Mots-clés: Subversion, Catharsis, Figure-miroir, Postcolonialisme, Identité

© 2026, Blilete, Licencié par: Centre Démocratique Arabe. Cet article est publié sous les termes de la licence Creative Commons Attribution-Non Commercial 4.0 International (CC BY-NC 4.0), qui autorise l'utilisation non commerciale du matériel, à condition de donner le crédit approprié et d'indiquer si des modifications ont été apportées au matériel. Vous pouvez copier et redistribuer le matériel dans n'importe quel support ou format, ainsi que le remixer, le transformer et le développer, à condition que le travail original soit correctement cité.

1. Introduction

La subversion dans le roman marocain d'expression française dépasse la notion basique de la dissidence : elle se mue en un espace de catharsis, là où l'écrivain et le lecteur s'engagent pour briser le mutisme de la colonisation des imaginaires, héritées de l'histoire coloniale, de la société et de la pratique religieuse figée

Dans la première partie, nous traiterons l'œuvre subversive comme un moyen de catharsis, en montrant l'effacement de l'écrivain au profit du langage laissant libre court à la libération et comment la notion du sacrifice se métamorphose en un mythe inversé, en citant la figure patriarcale comme étant un bourreau au nom d'une religion prise à contre plongée.

La seconde partie sera consacrée aux personnages subversifs, véritables « personnages-miroirs » de la société. La figure du *fqih*, du père et fou reflètent la déchéance et la crise d'une société hantée par le pouvoir, véhiculée par la soumission et l'hypocrisie.

2. L'œuvre subversive: un projet de catharsis

Lorsqu'on parle de la solitude de l'œuvre, il faut la mettre en relief par rapport à celui qui l'écrit et celui qui la lit. Il s'agit d'un attachement dépendant de deux mondes : celui de l'écrivain et celui du lecteur.

Ces deux éléments se définissent à travers la solitude. Une solitude qui permet au langage de faire « apparaître en disparaissant dans le vide silencieux de l'œuvre » (Blanchot, 1988, p. 12). Autrement dit, l'écrivain retrace le destin du lecteur tout en le faisant apparaître dans l'œuvre à travers l'effet du miroir.

Le lecteur se voit dans l'œuvre tandis que l'écrivain s'efface en cédant la place au langage. L'écrivain est l'intermédiaire du silence, un *kafka* d'imaginaire, un signe d'absolu dégarni : « le 'Il' qui se substitue au 'Je', telle est la solitude qui arrive à l'écrivain de par l'œuvre, 'Il' ne désigne pas le désintéressement objectif, le détachement créateur.

« Il » ne glorifie pas la conscience en un autre que moi, l'essor d'une vie humaine qui, dans l'espace imaginaire de l'œuvre d'art, garderait la liberté de dire « Je ». « Il », c'est moi-même devenu personne, autrui devenu l'autre, c'est que là où je suis, je ne puisse plus m'adresser à moi, et que celui qui s'adresse à moi, ne dise pas « Je », ne soit pas lui-même » (Blanchot, 1988, p. 19). Une relation d'interférence et de métabolisme cédant la parole au monde à travers le murmure de l'écrivain subversif rejetant le principe d'une *prolixité* du déjà-dit, du déjà-consommé et du déjà- consumé.

L'espérance d'une libération exige une libération du passé. Une mission délicate pour celui qui n'arrive pas à mieux gérer son présent. Un être ancré dans son absence : « absence d'être ». Un être effacé, un être perdu. Un être marqué par le manque. Ceci nous pousse à penser le temps : le temps réel marqué par un temps mort, d'une société au sein d'un mort- terrain, incapable de donner sens à son présent.

Une société impersonnelle. Elle se métamorphose en un « On », un espace obscur qu'on ne peut illuminer par la falsification d'une écriture hantée par la mise en valeur

d'une identité- illusoire. Une société fascinée par la culture de l'Autre qui donne en effet cette vision d'aveuglement :

> « vision qui n'est plus possibilité de voir, mais impossibilité de ne pas voir, l'impossibilité qui se fait voir, qui persévère, toujours et toujours dans une vision qui n'en finit pas » (Blanchot, 1988, p. 23).

L'œuvre devient un projet de catharsis ouverte pour la revendication des actes inhumains des dits : « humains ». C'est un accarement réciproque entre l'écrivain et le lecteur. L'œuvre devient « la recherche de son origine » (Blanchot, 1988, p. 35) à travers cette voix errante entre le mutisme du monde et la soif de dire, de parler, de revendiquer et de témoigner une histoire d'un peuple déchu.

Une œuvre de conflit dont l'ancre pue la désespérance. Une œuvre qui se positionne entre le projet originel de l'écrivain solitaire qui s'auto-marginalise. Une écriture autre, qui se diffère et qui donne accès au recommencement. Nous pouvons dire que l'œuvre littéraire s'inscrit dans la continuité et l'inachèvement :

> « Une œuvre est achevée, non quand elle est, mais quand celui qui du dedans y travaille peut aussi bien la terminer du dehors, n'est plus retenu intérieurement par l'œuvre, y est retenu par une part de lui-même dont il se sent libre, dont l'œuvre a contribué à le rendre libre » (Blanchot, 1988, p. 48).

L'écrivain dans sa mission subversive mène un combat à travers le temps, il est obligé de terminer l'œuvre « condamné à en finir » (Blanchot, 1988, p. 74) et à lutter pour son projet dissident : « condamné à se défendre jusqu'à la fin » (Blanchot, 1988, p. 74), il est censé de changer les normes afin de se libérer : « promis à renverser la condamnation en délivrance » (Blanchot, 1988, p. 74) . Il s'agit d'une manipulation des circonstances pour les mettre au service de la création et de la liberté par la suite.

Le temps de délivrance est une nouvelle phase de recommencement, un nouvel état de survie, durant lequel, l'écriture devient une « forme de prière » (Blanchot, 1988, p. 68) élévatrice de toute forme d'oraison périssant l'humanité en la livrant au destin hasardeux. Il s'agit d'une décolonisation comme étant une réaction culturelle éveillée, fondée sur la réalité du peuple marocain après l'indépendance géopolitique, il faudrait une indépendance idéologique et comportementale d'un individu « civilisé », conscient de ses droits et de ses devoirs comme l'affirme Laâbi, il s'agit d'une indépendance réduite :

> « de vains slogans tant qu'il n'y aura cette reprise en main de notre personnalité, tant que l'approfondissement de nos réalités présentes demeurera un mouvement de bascule giratoire à la surface, velléité dans les fameuses discussions sérieuses. A la base de tout combat, il y aura une prise de

> conscience mure par la connaissance ardue, l'apprentissage des réalités proches et lointaines » (Laâbi, 1966, p. 6).

L'œuvre dissidente est une démarche de quête de salut là où il n'y a plus de salut. Sacrifier son temps pour faire du Présent une autre version. Faire de la chute une nouvelle phase de libération , Laâbi le confirme ainsi :

> « Décoloniser l'histoire » est significatif à cet égard et permet de fonder l'espoir en un décollement […] Nous n'avons pas encore buté contre ces cycles de charcuterie des valeurs, contre ces impasses qui ont conduit certaines civilisations à la débilité, au scepticisme absolu […] Si l'homme s'est achevé ailleurs par son propre langage ou ses propres création, nous voulons démontrer qu'il ne s'est embourbé que parce qu'il a voulu jouer le jeu, que parce que l'appareil économico- social qu'il a constitué, a agi plus vite que lui, le domestiquant au lieu qu'il soit domestiqué et orienté » (Laâbi, 1966, p. 7).

L'indépendance ne serait jamais digne de porter son nom lorsqu'on est face à une discrimination injuste des femmes. Au nom de la religion, on tombe dans les inégalités des genres. Décoloniser l'histoire c'est faire rupture avec le souvenir nostalgique du passé et aller progressivement vers la réforme du présent.

On se veut indépendant mais on est toujours dépendant de l'Autre comme l'affirme Laâbi :

> « Le phénomène colonial a été, en effet, une grave perturbation dans notre histoire […] Je crois, pour répondre aux termes d'un essayiste marocain que si « l'Occident nous colle à la peau », nous aussi, nous collons désormais à la peau de l'Occident. Tant que l'Occident n'aura pas entrepris une hygiène totale, ne sera pas dégagée de sa bourbe universaliste en nous embourbant par généralisation, nous resterons une écharde de mauvaise conscience, inexorablement plantée en lui. Et nous ne cesserons jamais de le guetter dans ces faux-pas et faux-fuyants comme il nous a guettés depuis des siècles dans notre naïveté, barbarie et fatalisme. Ceci, pour une clarté des idées, même si elle s'exprime dans la violence » (Laâbi, 1966, p. 7).

Ce rapport colonial persiste malgré l'indépendance géopolitique, on est souvent incapable de se détacher complètement des effets néfastes de colonisation. On tombe toujours dans l'imitation au niveau même de la prise des décisions. L'identité collective se fragmente au nom de l'ouverture sur l'Autre. On est affligé par deux réalités : la crise

d'identité collective et la tendance de vivre en dépendant d'une ouverture, qui met l'originalité de notre identité sous sa tutelle. Fallait-il sacrifié l'histoire de notre pays au hasard d'une ouverture colonisatrice ?

La notion du sacrifice revient dans notre corpus et spécialement chez Serhane et Khaïr-Eddine. Un sacrifice inversé à travers l'expérience de la subversion. Il est question de sacrifier son temps, son présent pour délivrer l'avenir :

> « Ce qui est demandé à Abraham, ce n'est pas seulement de sacrifier son fils, mais Dieu lui-même : le fils est l'avenir de Dieu sur terre, car c'est le temps qui est en vérité, la Terre Promise, le vrai, le seul séjour du peuple élu et de Dieu en son peuple. Or, Abraham, en sacrifiant son fils unique, doit sacrifier le temps, et le temps sacrifié ne lui sera certes pas rendu dans l'éternité de l'au-delà : l'au-delà n'est rien d'autres que l'avenir, l'avenir de Dieu dans le temps. L'au-delà, c'est Isaâc » (Blanchot, 1988, p. 27).

Par contre le sacrifice est un mythe inversé dans l'œuvre *Messaouda* là où le père essaie de donner une justification d'abandon à son fils : « - Ibrahim n'était ni juif ni chrétien…Il voulait sacrifier son fils...

Visiblement, le père avait appris des choses depuis qu'il nous avait quittés. Il savait maintenant qu'Ibrahim n'était ni juif ni chrétien et se plaisait à me le répéter comme pour me persuader que notre séparation l'avait remis sur un bon pied. Pourtant, tant de choses restaient entre nous que nous devions régler avant l'aube.

> - Ibrahim….
> J'attaquai :
> - N'était ni juif ni chrétien et après ?... » (Serhane, 1983, p. 200).

Nulle excuse ne serait valable pour justifier toutes les crimes paternels commis à l'égard de ses enfants et de son épouse.

Ce mythe inversé du sacrifice renverse les rôles. Dans la mesure où le fils est en situation d'attaque et le père en situation de défense. Le père pour se défendre, il fait appel à la religion pour manipuler psychiquement le fils-révolté :

> « C'est ça votre tradition ! Comment peut-on permettre à quelqu'un de ton âge de multiplier légitimement ses crimes sexuels en donnant naissance à des victimes dont il ne pourra jamais s'occuper convenablement, des enfants qui sont appelés à être orphelins d'un jour à l'autre…En attendant, ils font l'apprentissage de la vieillesse et de la folie en contemplant ta face blafarde et tes souvenirs froissés. Tu vieillis chaque jour de mille ans et chaque jour, tu les tues un peu avec toi » (Serhane, 1983, p. 201).

Des enfants sacrifiés comme une offrande, ils sont livrés au hasard du temps. Enfants, victimes de la sottise paternelle. Un père qui se vante de piété sacrifie sa progéniture au temps. Il tentait à imiter Ibrahim le prophète.

Le problème qui se pose c'est le fait de transformer le « sacrifice suprême » en une véritable blessure de l'âme enfantine. La religion advient une malédiction exercée par les adultes.

L'enfant se révolte contre ce type de châtiment vécu au quotidien pour lequel on ne trouve aucune justification, à part la religion prise comme un refuge. Elle représente le pouvoir paternel. Un père irresponsable :

> « Nous étions cloués comme le péché à la mélancolie du passé. Et le rire était exclu. Tu nous avais mal préparés à cette vie de mensonge et de corruption, à cette vie séchée, brûlée par ce souffle de haine qui provient des cœurs. Le calcul froid et le profit…Tu nous a toujours trempés ! Mi, cloitrée. Tu n'étais qu'un monstre d'égoïsme, un monstre qui ne savait pas rire, qui ne savait pas regarder un arbre ni parler à un enfant ; une brute comme les autres et nous avons grandi à côté de ton mensonge avec l'incertitude du lendemain et la peur du néant… » (Serhane, 1983, p. 211).

L'auteur trace la réalité à travers l'effet du miroir entre les personnages fictifs et les personnes réelles.

3. Les personnages subversifs ou personnages-miroirs

Le personnage est un « être de fiction », « un lexème » selon l'analyse structurale. Il est :

> « un signe de langue qui se trouve dans un système de signes, le texte littéraire. Le personnage n'existe donc pas en dehors du livre, en dehors des mots ; il est un « être de papier », c'est une construction du texte. Le personnage est produit par ce que le narrateur dit de lui, par ce que les autres personnages disent et font avec lui, par ce que lui-même dit et fait ».

L'effet du reflet entre le fictif et le réel se traduit à travers la représentation des personnages subversifs qui représentent les êtres dans leur réalité.

Dans Cet axe, nous allons essayer d'analyser les qualifications des personnages des œuvres subversives. Quelles seraient donc leurs typologies, leurs désignations. S'agit-il des personnages référentiels (des personnages qui renvoient à l'histoire) ou des personnages déictiques (porte-parole de l'auteur) ou des personnages anaphoriques (qui ne d'offrent aucune réalité extérieure et qui n'envoient pas à l'auteur » ?

Cet axe est fondamentalement basé sur l'image des éléments fictifs en rapport avec le réel des écrivains- créateurs. C'est une représentation d'une identité tiraillée entre le

pouvoir et la soumission. Notre corpus trace le portrait des personnages selon des critères de force et de faiblesse que nous mettrons en valeur.

Généralement, la figure du *fqih* est une représentation symbolique de la religion. C'est une cause littéraire simulée pour justifier le pouvoir de l'homme issu d'un culte qu'on rend à la divinité : « Le *fqih* c'est le père, la mère, le professeur et le protecteur contre l'enfer » (Serhane, 1983, p. 45). Ce scrupule n'émerge pas une grande exactitude au niveau de la croyance.

La religion est considérée comme étant une référence à appliquer avec une grande délicatesse. Ceci nous pousse à définir ce personnage comme étant un sujet qui soulève tant de polémique. Il est le porte-parole de la religion, des valeurs humaines mais aussi une personne à qui on attribue le pouvoir surnaturel pour délivrer l'humanité d'un mal moral ou pour ensorceler :

> « …Tout est faux, tout est mensonge…je suis votre père, mes enfants, je suis la parole qui ne faiblit pas…abandonnez la planche et rejoignez- moi dans la sérénité […] Tenez-vous par le sexe et admirez ce magma de seins qui perfore le ciel » (Serhane, 1983, p. 48).

Mettre cette image à l'échelle du questionnement, c'est avoir la volonté de tracer ce contraste concernant la représentation religieuse et cette valeur sociale qu'on lui accorde.

Cette dualité choquante des valeurs quasiment paradoxales. Une pratique religieuse mise à l'écart de la raison. Or, faut-il suivre le même courant social ou aller à contre- voie pour réinstaurer une loi fondée sur des piliers solides. Une loi qui de redonne sens à la vie collective et qui nous permettra par la suite de récupérer sa propre identité perdue. Voire même effacée.

Le portrait qui fait du *fqih* l'homme intouchable, la source du pouvoir et le véritable exemple à imiter, à obéir ne se limite pas dans la secte religieuse en rapport direct avec la société. C'est un élément omniprésent dans la littérature maghrébine subversive traitant le rapport de dominance et de dissidence. Ce qui nécessite un aperçu concernant la condition sociale et religieuse.

Le critère hiérarchique basé sur un culte hérité, issu des coutumes que l'on doit respecter aveuglement :

> « Après la démission aussi subite qu'inattendue du *fqih*, je ne retournerai plus au *m'sid*. Le père avait commencé à se méfier de la parole sacrée et m'avait confié à la sensibilité de la maitresse d'école » (Serhane, 1983, p. 48).

Ce personnage devient pour les écrivains subversifs un élément de révolte. Nous analysons cette image du *fqih* en tenant compte des trois perspectives : religieuse, sociale, psychologique tout en démontrant l'aspect subversif et démystificateur à travers quelques passages.

Les sociétés maghrébines (marocaine, en guise d'exemple) sont basées sur un système des mœurs qui déploient la religion comme une référence, une source pour gérer les comportements. Une façon pour gouverner.

En revanche, ce processus religieux connait plusieurs troubles au niveau du fonctionnement que ce soit au sein de la famille, de la tribu, de la communauté ou de la société en général :

> « Une vie qui nous ressemble ou à laquelle nous ressemblons. Avec notre lot de fatalisme, d'attentisme, de passivité, de "Dieu fera ce qui est bien pour nous ! Qu'Il ouvre devant nous un passage dans les endroits les plus encombrés ! Qu'Il nous comble de ses bienfaits et de sa miséricorde ! " » (Serhane, 2002, p. 38).

L'usage de la religion comme étant un pouvoir a contribué à la genèse d'une parole subversive luttant contre les coutumes paralysantes et faisant appel à une logique critique.

Le *fqih* advient le sujet de contestation dans le roman maghrébin subversif : « Nous accumulions tant de haine au fond de nous, envers le *fqih*, le Coran, le père et toute la société qui nous enfermait très jeunes dans la logique de la violence et de la soumission » (Serhane, 2009, p. 38). En effet, cette revendication dissidente de la part des écrivains maghrébins est due au conflit au niveau de représentation de ce personnage.

Elle nous permettra de l'identifier au niveau psychologique en mettant le point d'incise sur les différentes postures contradictoires qui font de lui un symbole de déraison religieuse. Aussi, il nous sera utile d'interpréter les controverses qui tournent autour de ce personnage comme étant une source du savoir et de délire :

> « Et si cet homme, qui semblait tout connaitre de l'Islam, avait tort ? Impossible, puisque le *fqih* de l'école coranique soutenait la même chose. C'était l'évidence même ; celle qui n'admettait ni questionnement, ni équivoque » (Serhane, 2009, p. 147).

Cette incohérence au niveau identitaire prouve le choix de ce personnage. Elle démontre l'instauration d'un nouveau discours, d'une nouvelle critique perçante et d'une nouvelle conception sociale et religieuse.

Sachant que la religion musulmane a laissé son impact sur la vie sociale et culturelle des sociétés maghrébines :

> « Je m'interrogeai. Nous sommes un peuple élu et Dieu nous a voulus la meilleure des communautés, pourquoi alors s'acharnait-Il à étaler sa misère sur ma famille ? Pourquoi ne répondait-Il jamais à mes incessantes invocations ni à celles de ma mère ? Je suis né dans la religion de mes parents. Je

> n'avais rien demandé à personne, rien choisi » (Serhane, 2009, p. 147).

En revanche, est-il facile d'approcher une interprétation d'une écriture maghrébine subversive d'expression française et de cerner l'écart entre deux mondes, deux cultures, deux langues, deux civilisations quasiment différentes ?

La contextualisation des œuvres du corpus, nous a permis de comprendre la représentation du *fqih* dans une sphère sociale tiraillée entre deux pôles paradoxaux : conformisme et révolte.

Les œuvres de notre corpus s'inscrivent dans une continuité de révolte, de rejet de toutes doctrines traditionnelles. Il est aussi question de subvertir les normes d'une société troublée par la pesanteur de colonisation, le mirage d'un sacré falsifié, autrement dit un sacré profane au niveau de pratique.

Il est question d'un processus social et familial basé sur l'injustice. Revendiquer ce quotidien exige l'identification du réel à travers la fiction tout en faisant des personnages fictifs un modèle de dénonciation des personnes réelles :

> « Pourquoi Allah n'avait-Il pas entendu ses suppliques ? Dormait- Il encore à cette heure de la journée ? Ou avait- Il décidé de se boucher les oreilles devant les milliards d'appels qu'Il recevait en PCV à la longueur de temps de la bouche de millions de fidèles en difficulté ? A moins qu'Il n'ait décidé de prendre congé le jour où ma génitrice avait le plus besoin de Lui ? Que penser de tout cela ? Rien. Il ne fallait rien penser de Dieu car Dieu est impensable » (Serhane, 2009, p. 211).

Les écrivains s'engagent, militent dénonçant la réalité en réconciliant l'acte subversif à la parole dissidente.

Cette tendance de désenchantement fait appel à des nouvelles perspectives concernant le projet d'écriture. La revendication d'une nouvelle colonisation au terme spirituel malgré l'indépendance géopolitique, le refus de cette tyrannie exercée par le *fqih* au nom de la religion. Parole mensongère laissant un écart conflictuel entre acte et parole. Une hiérarchie héritée et méritée annonçant l'échec et faisant appel au changement : « La langue n'a rien à voir dans la libération du pays. C'est d'ailleurs une langue de mécréants et il vaut mieux s'en tenir éloigné.

Il n'y a que la parole de Dieu qui puisse venir à bout de ces démons ! Priez sur le Prophète et raisonnez avant de vous engager sur des chemins de traverse ! Suivez le droit chemin du Livre et les prescriptions de notre Prophète, que le salut et la prière soient sur lui, sur sa famille, sur ses compagnons jusqu'au Jugement dernier » (Serhane, 2002, p. 86). Une manipulation idéologique au nom de la religion.

Une subversion contre le *fqih* suscite une vigilance particulière : « La question de Bassou était pertinente et la colère de Si Hamza injustifiée. Bassou avait mis le doigt sur l'engagement et le sacrifice. Si Hamza se réfugiait dans la passivité et la résignation » (Serhane, 2002, p. 70). Le passage suivant illustre les deux tableaux de la réalité des sociétés musulmanes à travers l'évocation de deux catégories :

Des militants pour la liberté et pour la dignité d'une part et des misérables passifs qui se réfugient dans le discours religieux d'une autre part :

> « Je vous vois pensifs et passifs comme des veuves. Je me suis dit qu'il fallait secouer un peu l'outre de votre conscience […] Vous êtes les morts-vivants […] Vous jubilez devant la dignité des autres alors que la vôtre est souillée par la colonisation. Vous vous lamentez sur la liberté des autres alors que la vôtre est dans la boue […] Nous mourrons tous dans notre lit, de la mort des faibles, des lâches et des impuissants ! » (Serhane, 2002, p. 70).

Il faut savoir penser la condition réelle, au lieu de digérer à pleine gorgée la parole du *fqih* qui pue la passivité. Si la religion ne permet pas de vivre librement et dignement, elle serait qu'une nouvelle version d'occupation, une occupation spirituelle qui paralyse la conscience et la volonté.

Certainement, il faut lutter pour sa liberté, la liberté de son pays, mais comment peut-on atteindre cet objectif si on est accablé de passivité ?

Le *fqih* interprète la réalité selon une seule explication : le destin lié à la volonté de Dieu. Par contre, ne fallait-il pas réagir pour changer les circonstances ? L'occupation n'est pas seulement géographique mais elle est plutôt idéologique. On ne peut en aucun cas obtenir des résultats différents lorsqu'on déploie les mêmes réactions ou lorsqu'on est accablé dans autre misère pleurant le sort et suppliant Dieu pour résoudre nos problèmes.

Le portait du *fqih* se dégrade, il perd sa valeur en interpellant la raison. On doit repenser la religion dans le but d'interroger les actes et les paroles et d'en être responsable.

En somme, l'image du pouvoir du *fqih* est intimement liée à celle du père : un deuxième personnage représentant l'autorité, un pouvoir issu de la religion se métamorphosant en une sagesse mensongère. Toute la famille doit en tirer profit : « Assis en tailleur, nous devrions écouter la sagesse de la bouche du père. Nous étions trois ombres attentives. – Dieu a le Tout puissant a dit […] – Dieu a dit […] - Dieu a dit dans son Livre saint […] » (Serhane, 1983, pp. 18-19).

Pour le père Dieu a toujours des choses à dire pour écraser la famille et la soumettre sous l'autorité paternelle :

> « Dieu a dit…Merde ! Tu vomis encore, cochon ! Va-t'en, fils de chienne, va-t'en ! Tu manges en goinfre ; c'était à prévoir. Disparais de ma vue, Kaouad ! Maudite soit celle qui t'as mis au monde ! » (Serhane, 1983, p. 19).

Certainement la religion a tout dit pour que le père se vante des paroles religieuses. Elle a tout dit pour lui donner le privilège afin d'exercer sa propre violence sur sa famille. La question qui se pose la religion a –t- elle toléré d'être un pervers narcissique en déployant d'avantage le Livre sacré pour multiplier ses victimes ?

L'image du père domine notre corpus. C'est un personnage qui représente le pouvoir, la dominance, la religion, la virilité : « Notre vie était limitée à l'obéissance et au respect des adultes. Je devais donc obéir à Dieu- le- père » (Serhane, 1983, p. 118). Il occupe une place dans l'imaginaire de l'enfant révolté :

> « Nous étions sacrifiés au nom d'une éducation mystère. Chaque jour, nos parents multipliaient devant nous des mouvements qui nous étaient défendus, exhibaient en notre présence des attitudes qui nous étaient interdites.
> Ces conduites contradictoires nous enlisaient dans une existence de suspicion sans issue. Nous étions sans expérience et nous avions besoin de certitudes » (Serhane, 1983, p. 131).

La problématique intimement liée au rapport du père avec sa famille est complexe. Il faut l'analyser selon deux perspectives : l'écrasement de la femme et la révolte de l'enfant contre le père comme principe œdipien :

> « Je n'avais rien à craindre, je n'avais rien à perdre non plus. Je savais que je le tuerais. Je me répétais : « Il doit mourir ! » (Serhane, 1983, p. 29), pour me donner plus de courage. Je n'avais qu'à frapper. Un geste facile. Le sang giclerait, tacherait sûrement le mur. L'affront disparaîtrait. Le sang se coagulerait. Le corps de l'animal tomberait dans le silence et dans l'oubli. Nous serions tous délivrés, Mi, Hafid et moi » (Serhane, 1983, p. 29).

Ceci explique l'omniprésence de la figure de père, sachant que la femme est la personne la plus touchée par le pouvoir du conjoint.

Etant donné que le père est un père de foyer, un responsable de famille. La mère ou la figure féminine doit subir les recommandations de son époux :

> « Les enfants ont vite grandi, lui avait-il déclaré un jour. Il est néfaste pour leur éducation que tu continues à coucher avec moi dans le même lit, femme ! Va auprès d'eux ! Il faut les rassurer. Quand j'aurai besoin de toi, je te ferai signe dans le secret […] Mi accepta cette nouvelle offense sans broncher. Elle était soumise et résignée » (Serhane, 1983, p. 28).

Un exemple de soumission au sein du foyer, de la tribu et de la société :

> « Mi faisait partie de l'autre face de la société. Elle était de la race de déracinés, celle qui dérange le temps dans son immobilité. Et cette autre face de la société, c'est la face de la honte, des larmes silencieuses, des mots retenus…La face bâtarde qui regarde dans le silence maudit, les conditions d'impuissance, d'isolement et d'anonymat dans lesquelles elle se débat » (Serhane, 1983, p. 142).

La parole de la femme s'éclipse pour garder le profil d'une obéissante qui respecte le clan conjugal et social :

> « Rappelle- toi ! Ici, il n'y a plus de place pour toi, ni pour toutes celles qui sont mariées. […] Tu as déserté le foyer conjugal. Que diront les gens ? Où iras-tu après ? Quoi qu'il arrive, tu ne dois jamais quitter ta maison. Tu prétends qu'il t'a battue, quel mal y a-t-il à ça ? C'est son droit le plus absolu. N'est-il pas ton mari ? » (Serhane, 1983, pp. 73-74).

La figure féminine symbolise la sexualité, le sang lié à la virginité et à l'honneur familial.

La femme est un sujet de soumission et sujet de révolte de la part de l'enfant :

> « J'étais l'envoyé qui devait prendre la relève après le naufrage. Mi avait enfanté un « homme » (Serhane, 1983, p. 142). L'enfant devient le libérateur de sa mère « Je devins le sixième pilier de la religion de Mi » (Serhane, 1983, p. 142).

Etant donné que la condition féminine est une source de révolte du fils à travers son imaginaire, tout en voulant se venger du père par n'importe quel moyen. Même le rêve et le fantasme seraient éprouvent la blessure d'une identité enfantine volée et d'une dignité féminine mutilée :

> « Quand mon père parlait, je remontais dans mon passé le plus reculé pour essayer de l'identifier, de savoir où j'avais bien pu le rencontrer. Il s'était égaré dans les souvenirs vieillissants de mon enfance. Mon père, l'étranger ! J'essayais alors de le ramener vers ma sympathie, de le placer parmi les bonnes circonstances de ma vie révolue mais il se dérobait, il se glissait, il s'infiltrait dans les ténèbres de mon indifférence » (Serhane, 1983, p. 27).

En effet, un rituel subversif basé sur l'aspect de désacralisation du père par le biais d'un langage violent qui censure cette dominance masculine.

Il la démystifie en donnant valeur à l'aspect sexuel comme étant un thème tabou mais indispensable à traiter dont le besoin d'une catharsis sociale :

> « Le père nous quitta sans aucune gêne, sans aucun regret et partit à la recherche de nouveaux sexes imberbes. Mi s'y était opposé énergiquement, avec toute la puissance de ses larmes. Elle avait fini par accepter sa condition de femelle délaissée, devant le pouvoir des personnes extravagantes qui étaient au service, non pas de la loi et de la justice, mais des gens puissants, des gens riches et des gens « comme il faut » d'Azrou. Nous n'étions ni puissants ni comme il le faut. Le père avait de l'argent ; la loi était de son côté » (Serhane, 1983, p. 137).

La loi de la jungle sociétale où le plus fortuné résiste. Comment peut-on interpréter cette injustice masculine ? Dieu n'a-t-il rien dit ?

En somme, le père reste l'axe le plus important pour l'interprétation œdipienne qui exige l'effacement du père pour qu'il soit remplacé par le fils. Un acte qui traduit ce rapport de crise entre le père et le fils. Le père exerce sa violence, de ce fait c'est le symbole de tyrannie. Tandis que le fils influencé par les actes parentaux se positionne en contre- partie pour protéger sa mère. Il éprouve une contre- attaque et refus interrogeant la mère à propos de toutes les contradictions subies et vécues au nom du Livre sacré et du lien sacré :

> « -Dis- moi au-delà de tes paroles nos pensées, nos rêves de montagnes écroulés sur ta joue meurtrie par la première épreuve. Dis-nous le mensonge et le Livre sacré, le chapelet accroché à nos rêve, témoin du temps et de notre destinée » (Serhane, 1983, p. 147).

Ce portrait contrasté du père marque les indices d'un enfant traumatisé et entretient par cet effet une impression nébuleuse. Elle se nourrit d'un réel retracé dans l'œuvre fictive.

Par conséquent, l'œuvre subversive ne pourrait être qu'une vulgarisation de la réalité socio-historique dont l'objectif est cette revendication du pouvoir affligeant la dignité :

> «Dieu te recommande d'être bon et généreux pour ton épouse et tes enfants. Tu as failli à tes devoirs envers nous. Serais-tu devenu assez stupide pour désobéir au Tout- Puissant ? Serais-tu devenu aveugle au poing de sortir du rang ? Serais-tu devenu assez fou pour quitter le droit chemin tracé par Allah à ses fidèles ? Il n'aura pas de pardon pour toi ; tu es foutu et tu mourras de ta rage » (Serhane, 1983, p. 207).

Il est temps de mettre à nu certaines coutumes et vices sociaux, privant l'être de son honneur. Dès lors, l'écriture subversive s'avère un mal nécessaire pour remettre en question l'hypocrisie religieuse. Les tabous invisibles seraient des éléments d'inspiration pour revendiquer certaines pratiques et déclarer avec un style osé la défaillance d'une société injuste qui se vante d'une religion vue à contre- plongée.

La parole devient un outil de révolte pour un second personnage : le fou. Une figure emblématique de la subversion dans les œuvres de notre corpus faisant d'elles un espace où règnent des attitudes inadaptées, des réactions asociales.

Le fou symbolise la marginalisation et possède le droit et la liberté absolue de tout dire. Par ce fait, il échappe aux contrôles sociaux. Sa parole hors norme exprime le délire, la révolte, la violence, le trouble anticonformiste :

> « ...L'enfer ne vous épargnera pas bonnes gens…vos bonnes actions ne sont que mensonges et hypocrisie…Dieu ne peut être trompé par des apparences…vos cœurs bonnes gens sont pleins de haine pour votre prochain, votre frère…votre sang est noir comme du goudron…vos mains sont sales et vos sexes souillés » (Serhane, 1983, p. 57).

C'est une sorte de « déraison subversive » afin d'exprimer l'inavouable et de libérer la parole et la conscience.

Cette quête de libération nourrie l'autocritique et explique le drame d'une société ravagée par l'injustice, ruinée par des vices qui n'ont rien avoir avec la religion adoptée :

> « Attention ! Je ne suis pas fou comme vous prétendez…La folie, vous l'avez dans le cœur et dans l'âme…Vous êtes tous fou de la folie des chiens…Vous êtes fous et pervers…J'en témoignerai le Jour du Jugement dernier…Fous, fous, fous ô enfants de Aïcha Kandischa ! … » (Serhane, 1983, p. 68).

(Un choc de civilisation, un dilemme identitaire. Une véritable censure nostalgique liée au passé tout en ignorant le présent. Elle foisonne de haine et d'échec mettant la société face à elle-même à travers la confrontation des images contradictoires : « ...Le paradis vous attend bonnes gens, il vous attend…Ses portes vous sont grandes ouvertes, comme les jambes de Messaouda… » (Serhane, 1983, p. 56). Le fou ou le Fakir comme le nomme Sarhane dans *Messaouda* peint l'image d'une société en pleine déchéance en faisant appel à deux images : d'un côté, celle de Messaouda et d'un autre côté celle du paradis souhaité mais « perdu » : ses portes seraient- elles ouvertes devant ces gens ? Si Messaouda est une femme facilement acquise, le paradis ne le serait pas. Il faut le mériter pour pouvoir y accéder. Malheureusement, vue les actes de ces « croyants », le paradis reste qu'une rêverie hallucinatoire.

C'est dans cette spirale inachevée entre les mœurs héritées, la pesanteur religieuse ainsi que le regard condamné et condamnant de la société. La personne est invitée à forger sa personnalité, à trouver place au sein d'une société ravagée par une peste identitaire collectivement et individuellement troublée. Ceci explique les circonstances tragiques du vécu, ainsi que les traumas d'une identité fondée sur des blessures inaltérables.

L'itinéraire de ce pèlerinage identitaire est tracé par les auteurs et notamment par A. Serhane dans ses ouvrages et spécialement dans *Messaouda*, une intrigue d'un enfant hanté par un amour- œdipien à l'égard d'une mère soumise et d'un père autoritaire. L'enfant est tiraillée entre deux pôles psychosexuels paradoxaux : sexualité perverse et une autre basée sur le rituel musulman.

En effet le monde sexuel est fondé sur ce rapport du chiasme : de bestialité, de prostitution, de pédophilie (au sein du *msid*), polygamie (exercée par les hommes), la notion de la virginité qui peut être une condition obligatoire pour la femme présentée au mariage et au cas de sa perdition, la femme serait une offrande livrée à la prostitution *(Messaouda*). La circoncision (pour l'enfant), le bain maure (l'espace du fantasme enfantin). Un monde rythmé par des contradictions au niveau des valeurs, des croyances et des pratiques.

L'enfant va être un enfant-révolté contre les représentants de cette dominance : le père et le *fqih* en guise d'exemple. Sa révolte lui permettra de déchiffrer la complexité de cette sphère ruinée à travers le temps « historique » et l'attitude psychologique des individus « relations personnelles compliquées ». A travers cette confrontation, l'enfant-révolté va se métamorphoser en un adulte possédant une vision critique sur son monde, son histoire, ses relations. Il va repenser l'identité individuelle en repensant l'identité collective.

Nous pouvons dire que les romans de Serhane sont des ouvrages d'expérimentation dont la doctrine psychologique est très dominante traçant la réalité dont les personnes en souffrent aujourd'hui. Une crise d'identité, une crise de valeurs (Le Camus, 1985, pp. 81-83).

Les personnages chez Abdellatif Laâbi, nous pouvons les évoquer sous forme de trois images représentatives qui sont ainsi : le livre, le corps et la mémoire.

Pour mener à bien notre étude, nous avons déployé plusieurs approches complémentaires, la première partie s'appuie sur approche théorique de l'écriture empruntée à Maurice Blanchot et à sa réflexion sur l'espace littéraire et la solitude de l'écrivain. Nous avons déployé cette approche en mettant en relief le contexte postcolonial marocain, faisant de notre analyse une lecture symbolique évoquant les nuances du sacrifice.

La seconde partie repose sur une approche sémiotique du personnage qui permet d'identifier les figures étudiées et de leur donner une typologie (référentielles, déictiques, anaphoriques) en faisant recours à une lecture psychanalytique du rapport paternel en interpellant une méthode comparative basée sur l'effet de miroir entre fiction et réalité à partir de corpus de A. Laâbi et A. Serhane.

L'écriture subversive se révèle une catharsis à double sens : elle libère l'écrivain, effacé au profit du langage, et le lecteur, appelé à s'y reconnaître. Le mythe du sacrifice inversé chez Serhane illustre l'indépendance géopolitique et la dépendance idéologique, le père advient l'agent d'une violence légitimée par la religion faussement interprétée.

Les personnages-miroirs confirment ce constat : le fqih et le père deux figures du pouvoir instrumentalisé, tandis que le fou, seul affranchi des normes, devient la voix de la vérité. Ces résultats posent toutefois question : cette catharsis suffit-elle à transformer réellement les rapports de pouvoir, ou reste-t-elle limitée au texte ?

4. Conclusion

L'œuvre subversive se révèle un véritable projet de réconciliation : elle libère l'écrivain, et offre au lecteur un espace de reconnaissance. Cette dynamique s'inscrit dans une critique du rapport colonial dominant, que confirme le détournement du sacrifice, où le père instrumentalise la religion pour exercer sa violence et lui donnant un aspect légitime.

Les personnages-miroirs prolongent ce constat : le fqih et le père incarnent un pouvoir détourné, tandis que le fou, seul transgresse les normes pour avouer l'inavouable : dire une vérité dérangeante que la société refuse d'entendre. La fiction devient ainsi l'espace d'une contestation des rapports d'autorité et d'une quête identitaire inachevée.

La question que nous devons poser est la suivante : cette catharsis littéraire a-t-elle le pouvoir de transformer réellement les structures qu'elle dénonce, ou demeure-t-elle un miroir brisé d'une société qui refuse encore de s'y regarder ?

Remerciements

L'auteure reconnaît sa dette intellectuelle envers les auteurs et les chercheurs dont les travaux ont nourri cette réflexion, notamment Maurice Blanchot, Abdellatif Laâbi et Abdelhak Serhane. Leurs contributions éclairent les rapports entre création littéraire, catharsis, critique sociale et quête identitaire qui structurent cette étude.

Approbation éthique

Cette recherche repose exclusivement sur l'analyse critique d'œuvres littéraires et de publications scientifiques. Elle ne comporte aucune enquête auprès de participants humains, aucune expérimentation ni aucune collecte de données personnelles. L'approbation d'un comité d'éthique et le consentement éclairé ne sont donc pas applicables à cette étude documentaire et textuelle.

Contributions de l'auteure

Chaïmae Blilete a assuré la conception de l'étude, la constitution du corpus, l'élaboration du cadre théorique et méthodologique, ainsi que l'analyse et l'interprétation des textes. Elle a également pris en charge la rédaction et la révision du manuscrit et assume la responsabilité de l'ensemble du travail présenté.

Déclaration de conflits d'intérêts

L'auteure déclare n'avoir aucun conflit d'intérêts financier, professionnel ou personnel susceptible d'influencer la conduite de cette recherche, l'interprétation des résultats ou leur publication.

Financement

Cette recherche n'a bénéficié d'aucun financement spécifique provenant d'un organisme public, commercial ou à but non lucratif.

À propos de l'auteure

Chaïmae Blilete est affiliée à la Faculté polydisciplinaire de Taza de l'Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, au Maroc. Le travail présenté dans cet article porte sur l'écriture subversive dans la littérature marocaine d'expression française, en particulier sur ses dimensions cathartiques, identitaires et critiques. Son analyse articule théorie littéraire, sémiotique du personnage et lecture psychanalytique pour interroger les représentations de l'autorité et les formes de contestation dans les textes étudiés.

ORCID

Chaïmae BLILETE https://orcid.org/0009-0003-6192-9526

Déclaration de disponibilité des données

Les matériaux sur lesquels repose cette recherche sont constitués d'œuvres littéraires et de publications scientifiques répertoriées dans la bibliographie. Les passages analysés et leurs références sont indiqués dans l'article. Leur consultation dépend des modalités d'accès des éditeurs, des bibliothèques et des plateformes qui les diffusent. Cette étude ne repose sur aucun jeu de données issu d'une enquête ou d'une expérimentation.

Références

Blanchot, M. (1988). *L'espace littéraire*. Gallimard.

Laâbi, A. (1966). Lisez le petit marocain. *Souffles*, (2).

Le Camus, J. (1985). À propos de deux ouvrages de A. Serhane. *Horizons Maghrébins – Le droit à la mémoire*, (3-4), 81-83. https://doi.org/10.3406/horma.1985.1416

Serhane, A. (1983). *Messaouda*. Éditions du Seuil.

Serhane, A. (2002). *Les temps noirs*. Éditions du Seuil.

Serhane, A. (2009). *L'homme qui descend des montagnes*. Éditions du Seuil.